

Un soir d'hiver... 1917 ou 1918... il y a donc bien longtemps !

BLIDA... Au cinéma de la rue Tirman, on jouait un film... « Les Mystères de la Villa Circé », qui laissait à chaque séance le spectateur pantelant d'émotion et, à la fin, frustré, car demeuré sur sa faim : « la suite la semaine prochaine » ; l'épisode suivant tout aussi rempli de mystère, de drame et d'inquiétude !

Donc tous les dimanches, avec mon camarade René SALLES, décédé il y a quelques années alors qu'il était Inspecteur Principal de l'Enregistrement, nous allions en matinée y chercher notre part d'émotions. Sa mère, veuve, fut ma correspondante, en même temps que M. CASTAN, propriétaire de l'Hôtel des Glacières à Chréa... J'alternais. Le fils de M. CASTAN était au Collège lui aussi ; on le surnommait, ô sans méchanceté, le « Chinois » car il avait les yeux très légèrement bridés. Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à nos mystères.

Mais voici donc qu'un dimanche, je fus collé, toute la journée, pour une peccadille. Punition qui me fut infligée par mon ennemi intime, CROCCICHA, dit Tchitcha (voir Bulletin 1969). Collé en même temps que moi, mon camarade COMTE, mon voisin d'étude, de réfectoire, de dortoir ! Ce que nous pouvions maudire le sombre pion qui nous privait ainsi de notre ration hebdomadaire de sensations violentes ! Comment faire ?

Soudain, « eureka »... Donc, le samedi soir, la veille de notre colle, avec la complicité d'un autre camarade chargé du guet et de la bonne marche des opérations... et non sans frayeurs et sueurs froides, nous avons arrimé trois grands draps noués l'un à l'autre, à un robuste pied de la grande table en chêne massif du vestiaire jouxtant notre dortoir. Manque de pot, c'était notre cher Tchitcha qui était de service de dortoir ce soir-là. COMTE avait réussi, Dieu sait comment !.. à s'emparer d'une clé de ce vestiaire où étaient rangés dans des casiers individuels nos uniformes, nos belles casquettes, nos vêtements, linge, etc. Quand vint l'heure du coucher, glissant des rangs avec des ruses d'Iroquois, COMTE et moi faussons la politesse à notre « Bandit d'Honneur » et aux copains ; après quoi, entrés dans le vestiaire et le refermant à clé derrière nous, nous nous sommes assurés que les nœuds étaient bien serrés, les draps bien amarrés après le pied de la table et houp... nous avons balancé notre « chaîne » par la fenêtre.

Je descends le premier. Ce vestiaire était à l'étage ; un seul étage mais cependant assez haut — l'image de la couverture de notre Bulletin le montre fort bien — ; en outre, il donnait non pas sur la rue Bizot, donc ne se trouvait pas sur la façade du Collège, mais sur la petite rue qui fait angle de la rue Bizot, l'autre angle étant occupé par notre ami BRAHIM, notre pourvoyeur de chocolats, de bonbons et autres friandises... aussi de plumes Sergent

Major, cahiers, ardoises... une vraie caverne d'Ali-Baba. Cette petite rue était sombre à souhait et seule la lueur d'un lointain réverbère l'éclairait faiblement.

Je me laisse donc glisser lentement, sentant les draps s'étirer sous mon poids. Je n'en menais pas large ! Enfin... ouf... ça y est ! Il pleuvote, il fait froid, c'est l'hiver. Et voici l'énorme COMTE qui, à son tour, enjambe le rebord de la fenêtre et lentement descend. Tout à coup, à environ deux mètres du trottoir... patatras... le dernier drap lâche !.. et mon complice de se retrouver les quatre fers en l'air, sans dégâts heureusement, mais trempé comme un barbet. Tels Croquebol et La Guillaumette à la recherche du grand « 5 », nous voici filant par des ruelles obscures pour gagner le cinéma de nos rêves... Mais le cœur n'y est plus : on songe déjà au retour...

A dessein, nous arrivons devant l'entrée du cinéma brillamment éclairé, avec un retard voulu afin de ne pas être repérés en entrant dans la salle obscure, l'accès aux balcons se trouvant au fond, juste derrière les derniers fauteuils. Nous nous glissons furtivement dans la toute dernière rangée où, par chance, il y avait encore quelques places libres, le cœur battant la chamade. C'est bien la première fois que nous faisons une telle escapade et nous ne sommes guère farauds.

La « villa Circé » et ses mystères viennent après l'entr'acte, lequel ne tarde guère... et « Horresco referens », dans la salle qui vient brusquement de s'éclairer, les dos de qui voyons-nous exactement assis devant nous ?.. Ceux du Principal BRENET et de son épouse !! Alors nous plongeons dans la contemplation de nos pauvres chaussures trempées, faisant semblant de mettre de l'ordre dans nos lacets, tremblant que nos voisins ne se retournent et découvrent les deux hurluberlus en train de farfouiller dans leur dos ! Heureusement, à l'époque, les entr'actes n'étaient pas longs et pas encore inventés les shewing-gums et les esquimaux. Quand enfin revient l'obscurité et, avec elle, les « Mystères de la Villa Circé », quel soupir de soulagement n'avons-nous pas poussé ! Plongés dans ces sombres intrigues aux multiples péripéties, nous n'avons d'yeux que pour l'écran, oubliant tout, même les draps qui pendouillent dans l'obscur ruelle... ne nous demandant même pas si nous pourrions les ressaisir et regagner nos lits. Toutefois, le petit avertisseur que nous avons en nous-mêmes, aussi mystérieux que « la Villa Circé », nous chuchote qu'il faut partir avant la fin du film, afin de profiter de l'obscurité ; en effet se lever et s'en aller en pleine lumière, c'est se livrer à la vindicte de l'Arverne rouge BRENET et à ses châtiments !

Sans bruit, la tête basse (« pardon M'sieur, Pardon M'dame », sussurés à voix à peine audible), voilà nos deux potaches en rupture de bahut, filant dans la nuit comme des voleurs par les mêmes petites rues silencieuses et sombres qu'à l'aller, se retrouvant essouffés sous la fenêtre du vestiaire : les draps sont là à plus d'un mètre au-dessus de nos têtes, autant dire inaccessibles. Que faire, mon Dieu ? COMTE, un costaud trapu mais pas très grand : « Viens,

monte sur mes épaules et essaie de grimper là-haut... ». Aussitôt dit, aussitôt fait : courte-échelle et hop... le drap, puis à la force des poignets, m'aidant aussi de mes pieds comme les cueilleurs de noix-de-coco, les jambes en équerre contre le mur, j'arrive au rebord de la fenêtre que je franchis dans le plus grand silence. Je regarde en bas et que vois-je ? Mon camarade avait franchi les quelques mètres nous séparant de la rue Bizot et, là, réquisitionnant un trouffion en permission de minuit et regagnant sa caserne ou son quartier, lui racontait sa détresse et ses causes. Entre hommes on se soutient, non ? Cet Ange de la Providence s'en vint au bas du mur : courte-échelle et... oh hisse... et regrimpette et voilà mon COMTE qui, à son tour enjambe le rebord de la fenêtre et s'effondre à mes pieds ! Accolade... rire énorme qui nous étouffe, suivi d'une soudaine inquiétude : les draps ? Et comment faire pour gagner nos lits sans réveiller Tchitcha et sans tomber entre les grosses pattes velues de « Sucemèche », le veilleur ?

Mais une chance incroyable nous accompagne aussi étourdisante que celle des naufragés d'Apollo XIII : les draps furent planqués, nos lits nous accueillirent dans un concert de ronflements dont Tchitcha faisait la basse noble... et pas de « Sucemèche » à l'horizon !

Et comme disait l'autre, « Tout est bien qui finit bien » !

N.D.L.R. — Notre Bulletin est devenu « un album de souvenirs ». Jeunes camarades, imitez Haering l'ancien, et envoyez nous les vôtres, en prose ou en vers.

Nous remercions vivement nos camarades Maurice Roure, Jules Mouret et Albert Naud, pour leur précieuse collaboration.

---